Souvenirs de guerre de M. Corbin, Dives-sur-Mer

Récit recueilli en septembre 2013 (C. Le Callonec)

La guerre ? Je pourrais vous faire un cours de cuisine de 2 heures... Sur le rutabaga, la saccharine, le pain - la farine était marron, c'était tellement foncé! On faisait la queue pour avoir des pommes de terre. Le beurre, c'était du saindoux. Ma grand-mère élevait des poulets et des lapins, c'est moi qui les tuais et les dépeçais. J'avais 12 ans, on avait faim, on se levait la nuit et on allait cueillir des pommes dans la campagne. L'eau, on allait la chercher à la fontaine, il y avait du cidre - il était mauvais, tellement acide.

J'habitais avec ma sœur et mon frère chez mes grands-parents dans une maison située avenue Baudoin (en face du parc de la Roseraie et de l'école primaire de l'autre côté du canal). Il y avait le canal avec deux petits ponts, l'un en pierre, on l'appelait « le pont romain », l'autre plus récent, de l'époque du génie civil. On pêchait dans le canal.

Le long de l'avenue Baudoin, il y avait une grande alignée de peupliers de 30 mètres de haut et les Allemands étaient souvent installés là. En 1940, les Allemands étaient très corrects, un officier qui venait à la maison jouait du piano et parlait de sa famille à ma grandmère. En 1942, il a été muté sur le front de l'Est. Les allemands qui sont arrivés ensuite étaient de plusieurs nationalités et beaucoup moins corrects.

Le 6 juin à minuit pile, les bombes ont commencé à tomber, il y avait des tirs très puissants des batteries de marine qui devaient tomber sur la route de Caen-Dozulé. Les Alliés devaient avoir une vague idée des forces allemandes. En haut de la côte de Sarlabot, se trouvaient des batteries de la Flak avec 4 canons. À 11 heures du matin, on a cru qu'on tombait fous tellement c'était puissant! Mon frère et moi, il avait 10 ans et moi 12, on était courageux! On est allés sur la plage de Cabourg, il y avait des barges et du matériel, je ne me rappelle plus très bien quoi. Nous avions commencé à planquer des armes sous le fauteuil de la grand-mère et également dans le grenier. On ramenait de la poudre en bâtons, qu'on appelait des « oui-oui », on allumait un bout et ça partait en vrille. On ramenait de quoi faire des feux d'artifice avec des petits parachutes. On avait enterré beaucoup d'armes dans le jardin situé derrière le village Guillaume, rue du Tourniquet! Avec mon frère, on allait piller les blockhaus, on avait ramené aussi des petites grenades bleu clair, il n'a pas été possible de les faire fonctionner, c'étaient des fausses grenades. Un jour, on a vu un panneau « Minen! », il y avait de la rosée, on est revenus sur nos pas... Une autre fois, j'étais allé avec ma sœur qui avait 11 ans dans un blockhaus vers Sarlabot; souvent on attendait que les sentinelles s'éloignent et on entrait, mais ce jour-là, la sentinelle est revenue alors qu'on était encore à l'intérieur. On s'est cachés dans un recoin et on a attendu, on a eu très peur! On était inconscients du danger. Il faut que je dise que ce sont mes souvenirs, quand j'en parle avec ma sœur, elle ne se souvient pas toujours des mêmes choses.

Quelques jours après la libération, il y a eu de nombreux tirs sur des avions de chasse anglais, canadiens, un chasseur bombardier P38. Un avion s'est fait abattre sur la maison d'une famille polonaise de Dives. Deux enfants ont été gravement brûlés, le frère avec qui j'allais à l'école et sa sœur. Mon frère et moi, on a vu une superforteresse volante qui est tombée au pied de la colline. Il y avait sur la colline un chasseur allemand en contre-plaqué gris bleuté dans la côte de Sarlabot, c'était un leurre. Je n'ai vu que trois avions allemands, un jour, il y avait 2 ou 3 « nez jaunes » on les appelait comme cela car le moteur était peint en

jaune. Ils sont passés sur Dives et on ne les a pas revus, ils ont lâché une giclée de balles de mitrailleuses de 22 mm ou 30 mm à l'horizontale et sont partis. J'avais un pot de lait à la main. Plus tard j'ai pensé qu'ils savaient qu'ils ne faisaient pas le poids face aux nombreux avions de chasse alliés.

Avec ma sœur, on était très courageux, on allait chercher du lait à la ferme, rue du marché, même quand il y avait des bombardements. Un jour, ma sœur m'a tiré par le bras pour me montrer quelque chose et à ce moment-là, un éclat est passé à ras de ma tête, un gros éclat, je l'ai gardé ; elle m'a sauvé la vie!

Mon grand-père, Albert Chesne, était une figure locale, il était chef du personnel à l'usine. Il s'occupait aussi des jardins alloués aux ouvriers, rue Pasteur. De nombreuses personnes sont venues coucher à la maison tant elles avaient peur. La pièce était transformée en dortoir. Il a aussi hébergé deux parachutistes canadiens dans le grenier. Plus tard, avec mon frère, nous avons utilisé les vélos (des vélos avec le frein dans le moyeu) pour aller à Cherbourg voir une jeune fille.

J'ai vu Caen brûler, ça se voyait de loin. Ma grand-mère avait deux de ses filles à Caen qui venaient de se marier. L'aînée, Marcelle Chesne, était sage-femme à Dives, elle a mis au monde deux générations de Divais! Elle a été nommée dans la région de Blainville, au château de Bénouville où elle a fait de la résistance [avec Madame Vion, la directrice de la Maternité, qui n'est autre que la mère d'Annie Girardot]. À la libération de Caen, elle a écrit 7 cahiers de notes. La femme d'un ministre des anciens combattants en a fait un livre par la suite. Une de mes jeunes cousines, Denise Olive, a fait également de la résistance. Une rue de Caen porte son nom. Elle a été une des dernières personnes tuées.

On a vu arriver, l'air hagard, Marie-Josèphe et Germaine (deux tantes) qui revenaient de Caen à pied. Elles ont mis 8 jours pour venir. Quand il y avait des bombardements, elles se cachaient dans les fossés, avec un pot de chambre sur la tête!

Quand il a fallu évacuer, j'ai dû emmener mon chien à l'abattoir de Dives (actuellement, ce sont les services techniques), je m'en souviens, je le tenais...

Nous avons évacué, mon grand-père avait un vélo, mais plus de pneus. Il a pris un tuyau d'arrosage et l'a rempli de sable pour faire les pneus. Les enfants, nous avions des tricycles, ils ont été démontés et on a fabriqué un chariot avec des caisses en bois pour mettre toutes nos affaires d'enfant. Mon frère n'était pas avec nous, car il avait été récompensé pour son travail (je ne sais plus à quelle occasion) et ma grand-mère l'avait envoyé à Blainville, pour le récompenser, chez Marcelle Chesne, sage-femme. Nous avons évacué en suivant la masse des gens qui marchaient en direction de Bernay. Sur la route, il y avait de tout, et aussi des Allemands qui fuyaient en vélo. Nous avons été attaqués par des avions alliés. Ma grand-mère a alors mis un torchon blanc au bout d'un bâton pour nous signaler.

Premier arrêt: Blangy le château. Il y avait un ravitaillement, il fallait faire la queue, ma sœur a fait 7 fois la queue pour un morceau de fromage! Le soir, nous couchions dans des étables. À Bernay, nous avons dormi dans le foin. Mon grand-père et ma grand-mère sont restés chez des gens très gentils qui nous ont accueillis. Ils sont restés en contact longtemps après. Dans les bois de Bernay il y avait eu de très nombreux Allemands réfugiés et de très nombreux blessés suite au pilonnage de bombardiers alliés. Ma sœur et moi, nous avons continué la route avec ma tante la plus jeune. Nous nous sommes mis sur la route pour

attraper une voiture qui allait sur Paris, et nous avons voyagé dans un car rempli d'Allemands brûlés et bourrés de bandages. On s'arrêtait très souvent, car il y avait des attaques par des avions de chasse, tout le monde allait dans les fossés et puis on repartait. Nous avons terminé la route à pied. Nous sommes arrivés à Paris 48 heures avant le Général Leclerc, j'ai vu le Général de Gaulle défiler sur les Champs Élysées et des combats de rue avec la résistance.

De retour à Dives, la maison avait été pillée. Les Allemands avaient ouvert une brèche dans le canal et comme notre maison était située en contrebas, à marée haute, l'eau montait et il y avait plus de 50 cm d'eau dans la maison et aussi des milliards de puces, conséquence des animaux noyés! La maison était inhabitable, nous sommes repartis sur Paris. Là, j'ai fait des études, suivant des cours jusqu'à minuit. Mon frère est devenu pilote à Air France et moi ingénieur du Génie civil. J'ai participé à la construction de l'Opéra de la Bastille, de la Grande bibliothèque de Mitterand et de la Pyramide du Louvre. J'ai même été lauréat de l'Académie d'architecture dans les années 90!

Pendant cette guerre, j'ai vu de nombreux morts, des tas de blessés sur les bords des routes, des choses affreuses mais ce qui m'a le plus attristé, ce sont les femmes tondues que la foule traînait dans les rues. On a appris après que certaines avaient été des résistantes. Je ne l'oublierai jamais. Le directeur de l'usine métallurgique de Dives a été traîné dans les rues avec une pancarte autour du cou et la foule derrière. À noter que son fils a dirigé les travaux qui ont permis à la France d'avoir l'arme atomique, ce qui lui a valu un cancer. Il y avait des résistants à Dives : M. et Mme Poppé, « la plus belle femme de Dives », elle était très élégante. Des déportés, Mme Cardelec, la femme du marchand de vélo sur la place, a été en camp de concentration. Elle est revenue après. Madame Lepeu, pharmacienne a également été internée.

Dès que le canal a été réparé, mes grands-parents sont revenus. J'ai rempli les dossiers et nous avons reçu 17.000 frs de dommage de guerre pour refaire la toiture, les fenêtres et un enduit qui est toujours là. Nous n'avions pas d'eau courante dans la maison, ma grand-mère était fatiguée. Je suis allé à l'usine, acheté des tuyaux en cuivre et je lui ai bricolé un évier avec même des baleines de parapluie et amené l'eau dans la cuisine. Les Alliés avaient ramené des rats américains dans les barges, ils s'étaient établis dans le canal mal entretenu. J'en tuais avec une élingue, on touchait 5 francs par rat mort!

Ce ne sont que des bribes de souvenirs, et je ne pensais pas qu'ils puissent encore servir...